

Ma mère a été arrêtée le 16 juin 1942, un mois avant la grande rafle du Vel' d'Hiv'. Et, c'est étrange à dire, c'est sans doute ce qui m'a sauvé la vie.

Car le 16 juillet, la police n'a trouvé qu'un appartement vide...

Mais moi, petite fille de neuf ans et demi, j'avais déjà fait connaissance avec la police au mois de mai. Nous habitions dans le 12ème arrondissement, un grand immeuble qui abritait beaucoup de familles juives. J'allais à l'école du quartier, ainsi que mes deux soeurs, des jumelles de quatre ans mes aînées.

Ce jour-là, la directrice avait demandé aux élèves de quêter pour les prisonniers de guerre aux terrasses des cafés des Grands Boulevards – cela se faisait beaucoup à cette époque -. Nous étions munies d'un tronc, que les gens remplissaient généreusement, et, en échange, nous épingleions un insigne sur leurs cols.

Nous étions tout un petit groupe portant l'étoile jaune : ma soeur Myriam qui, du haut de ses quatorze ans était la responsable, les deux filles Glassvand, nos voisines, encore quelques enfants dont j'ai oublié le nom, et moi. En vertu des lois de Vichy, il nous était interdit de nous trouver dans la rue après huit heures du soir. Mais à Paris, au printemps, il faisait encore jour à ce moment- là, et nous avons laissé passer l'heure. Quand nous nous en sommes aperçues, nous nous sommes mises à courir vers le métro. Soudain, un inspecteur en civil nous a hélées : "Alors, les petites Juives, où courez-vous comme ça ?" Il nous a emmenées au commissariat de Montmartre, je crois. Malgré nos pleurs, on ne nous a pas relâchées, et nous avons passé la nuit au dépôt, couchées sur des paillasses. Nos pères devaient se présenter le lendemain matin pour nous récupérer.

Mon père, qui se cachait déjà, n'est pas venu. M. Glassvand non plus, il était déjà interné. Ce sont nos grandes soeurs qui ont pu nous faire sortir. Les autres pères se sont présentés, ont été aussitôt arrêtés et envoyés dans des camps. Nous sommes retournées à l'école, et peu à peu, nous avons commencé à oublier. Le répit fut de courte durée. Le 16 juin, des policiers français ont frappé à notre porte, ils ont arrêté ma mère et mon petit frère de trois ans. Ils ont également arrêté Mme Glassvand. Puis ils se sont rendus à l'école. Ils nous ont fait monter, mes deux soeurs jumelles et moi, les filles Glassvand, d'autres enfants encore, dans un car de police, où j'ai retrouvé mon petit frère.

Ils nous ont conduits rue Lamarck, à cet asile de nuit qui allait devenir un centre pour enfants sans parents. Il y avait là une doctoresse qui a donné

des cachets à mon petit frère, parce qu'il pleurait sans cesse. J'avais peur qu'elle veuille le faire mourir, j'ai compris plus tard qu'elle voulait seulement l'aider. Ensuite, mes souvenirs se brouillent. Je me rappelle seulement être allée deux ou trois fois rendre visite à ma mère, alors internée dans un centre à la Porte des Lilas. Puis, elle fut transférée à Drancy, et déportée. Je ne connais même pas le numéro du convoi. Je sais juste que c'était un des premiers. Je ne l'ai jamais revue. Mon grand frère, après s'être évadé du camp de Beaune-la-Rolande, avait réussi à faire passer en zone libre mon père, ma soeur aînée et mon petit frère de trois ans. Les jumelles et moi, nous sommes restées à Lamarck jusqu'en février 1943, où les Allemands sont venus, des listes de noms en main, arrêter plusieurs dizaines d'enfants. Certains ont réussi à se cacher dans des placards. Quant à nous, j'ignore comment nous avons échappé à la rafle, toujours est-il qu'ensuite nous avons été cachées chez diverses personnes. Je me souviens seulement que nous avons passé quelques mois à Bullions par Bonnelles, dans la Nièvre je crois, chez un couple âgé. Nous n'avions pour vêtements que ce que nous avions sur le dos, et nous marchions pieds nus, tenant à la main nos sandales pour éviter de les user. Puis, je ne sais comment, nous sommes parvenues à entrer en contact avec notre grand frère qui est venu nous chercher. J'ai été cachée seule, cette fois, en Savoie, chez des paysans qui m'ont gardée jusqu'à la libération.

Malka Keller

Décembre 1996 / Tevet 5757

1939 : Beaucoup de Juifs du département de la Moselle ont quitté leur domicile et se sont installés dans les départements de la Vienne et de la Charente.

Ainsi, ma famille - mes parents, ma petite soeur Hilda et moi - nous sommes arrivés à Angoulême, comme beaucoup de familles juives de Metz.

Au début, nous avons réussi à mener une vie quasi normale. Le gouvernement français accordait chaque mois une allocation aux réfugiés de la Lorraine. Mon père a trouvé du travail, ce qui nous permettait de vivre assez bien. J'allais au lycée de jeunes filles, ma soeur à la maternelle. Le samedi après-midi, de nombreuses familles se retrouvaient au "Jardin vert" et nous, les enfants, on s'amusait bien.

Puis, soudain, en juin 1940, du jour au lendemain, tout a changé. La

France est occupée. Angoulême grouille d'Allemands, des troupes défilent en chantant à tue-tête .J'entends encore le martèlement des bottes noires des soldats ! L'angoisse est générale, elle se fait sentir dans toute la ville, dans chaque foyer.

Je me souviens encore très bien des chuchotements de mes parents le soir, du va-et-vient de mon père, de l'atmosphère de crainte, d'incertitude qui régnait à la maison et parmi les nombreuses familles juives.

Des rumeurs ! Des rumeurs ! Chacun racontait quelque chose, l'un en savait plus que l'autre.

Des mots nouveaux apparaissent : recensement, tampon juif, listes, rafles, arrestations, l'autre zone, "andlaufen" - s'enfuir en yiddish. Une expression revenait souvent : "Oui, mais nous, on est français !" Certains mots m'étaient inconnus, incompréhensibles.

Chaque jour, il y avait de nouveaux avis, décrets, lois.

La vie devenait de plus en plus difficile, dangereuse. Nous avons vécu ainsi pendant presque deux ans. Puis, en 1942, ce fut le décret du port de l'étoile.

Mais pour moi, en ces mois de mai - juin, ma préoccupation principale était de réussir à mon examen de passage en sixième et aussi, maman m'avait permis d'inviter quelques petites amies pour fêter mon onzième anniversaire.

Mon examen, je l'ai réussi, même avec mention très bien.

Ma fête d'anniversaire ? Rien, bien sûr, mais j'ai reçu un cadeau inoubliable, un cadeau dont je me souviendrai jusqu'à la fin de ma vie : un "boléro-étoilé" suite à la Huitième ordonnance du 29 mai 1942 Concernant les mesures contre les Juifs.

Signe distinctif pour les Juifs :

I. Il est interdit aux juifs, dès l'âge de six ans révolus, de paraître en public sans porter l'étoile juive.

II. L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant une dimension de la paume d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte, en caractères noirs, l'inscription "JUIF".



Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousu sur le vêtement.

Il était strictement défendu d'attacher l'étoile avec des épingle : maman nous a donc fait un petit boléro orange à mettre sur nos robes d'été, sur lequel, elle a "solidement" cousu l'étoile jaune, "bien en vue sur le côté gauche de la poitrine".

Le premier jour du port de l'étoile, je suis arrivée au lycée et ô ! surprise, j'ai regardé autour de moi, sans honte, la tête haute : "tiens," dis-je, "toi aussi, tu es juive ?" J'ai fait la bise à mes amies, mais parmi mes camarades, il y avait une certaine gêne, un embarras, un désarroi que, bien sûr, à cette époque, je ne pouvais pas très bien comprendre. Plusieurs jeunes filles cachaient l'étoile avec leur

cartable, d'autres avec leurs livres. En entrant en classe, je me suis assise ma place habituelle, au deuxième rang, à côté de ma camarade "non-portant l'étoile". La maîtresse a décidé de faire un peu de changement, et je me suis retrouvée au dernier rang de la classe parmi d'autres petites "étoilées".

J'étais une petite fille très vive mais surtout très indépendante. Je faisais partie de la troupe théâtrale du lycée, j'aimais me promener en ville, rencontrer mes amies au "jardin vert" et surtout le jeudi, aller à la bibliothèque municipale.

Un jour de cet été 1942, je suis entrée dans une librairie-papeterie. Il y avait un client, un officier allemand qui voulait acheter quelque chose. Il s'exprimait en allemand, le patron du magasin lui, ne parlait que le français : manque total de communication entre les deux ! Et moi, gentille

petite fille parlant couramment les deux langues, j'ai voulu leur rendre service, je suis intervenue. J'ai expliqué au monsieur du magasin ce que son client allemand désirait. Silence et étonnement des deux côtés. Le patron français m'a regardée et m'a dit à voix basse : "file, petite, rentre à la maison !" L'officier allemand m'a regardée, a découvert mon "boléro-étoilé" et m'a dit, lui aussi, à voix basse : "Danke, aber lauf schell nach Hause" (merci, mais cours vite à la maison).

Un dimanche, une camarade du groupe théâtral m'a invitée à sa première communion. J'avais mis ma plus belle robe et par-dessus, mon "boléro-étoilé". Arrivée à l'église, une dame s'est approchée de moi, me demandant gentiment d'enlever mon boléro, ce que je n'ai pas fait. A la fin de la cérémonie, elle m'a prise par la main, m'a raccompagnée une partie du chemin et m'a dit : "fais bien attention à toi, ma petite !" Etais-je naïve, insouciante ou simplement inconsciente du danger ? Ce que je sais, c'est que je ne ressentais, pas encore, ni honte, ni humiliation.

Plus de soixante ans après, je me souviens avec gratitude de ces témoignages de sympathie et même d'affection. Mais, le jeudi d'après, j'ai décidé d'aller à la bibliothèque. La bibliothécaire, qui me connaissait bien et me conseillait souvent des livres, m'a regardée, moi et mon "boléro-étoilé". "Tu sais", dit-elle d'un ton sec, presque malveillant, "tu n'as plus le droit de venir ici, remets moi ton livre et ne reviens plus".

Et là, pour la première fois, depuis l'occupation, j'ai baissé les yeux, je n'ai pas pu retenir mes larmes, je me suis sentie humiliée "c'est pas juste, lui ai-je dit... POURQUOI ?

Sur le chemin du retour, je suis passée devant la place du Marché où stationnaient plusieurs camions.

J'ai vu des soldats allemands tout autour, des policiers français faisaient monter dans les camions, en les poussant brutalement, des personnes que je connaissais. Je n'oublierai jamais Monsieur Stern au nez rouge et Madame Grynberg, une dame qui avait toujours un parapluie et dont, nous les enfants, nous nous moquions. J'ai de suite compris que quelque chose de terrible était arrivé, j'ai eu peur, très peur. Un gamin m'a bousculée : "grouille-toi, c'est plein de Boches !"

J'ai paniqué et j'ai couru rue de Paris. C'était le même spectacle : des dizaines de personnes devant des camions ! Il fallait à tout prix que je rentre à la maison !

Comme je connaissais bien la ville, j'ai évité les rues principales, et je suis

arrivée, par de petites ruelles, à la maison. Mon père, fou d'angoisse, m'a attrapée par le bras, m'a secouée mais n'a rien dit. Ma mère pleurait, sanglotait. "Das Kind, das Kind, répétait-elle... das Kind !". Je n'ai pas très bien compris ce qui se passait, ce qu'elle voulait dire. "das Kind", ce n'était pas moi, c'était Hilda...

Où était-elle ? Mon père m'a expliqué : Hilda, ma petite soeur a été confiée cet après-midi, à une jeune femme française qui la ferait passer en zone libre. Ma mère était sûre qu'elle ne reverrait plus jamais la petite ! "Nous", a dit mon père, "nous devons de suite partir car nous sommes sur la prochaine liste d'arrestation".

Le soir donc, en silence, pour ne pas éveiller les soupçons de nos voisins français, nous avons quitté notre appartement pour essayer de franchir la ligne de démarcation.

Et mon boléro-étoilé ? Lui, il a fini dans un sac d'emballage, accompagné des deux étoiles jaunes de mes parents, au fond d'une poubelle de la gare d'Angoulême, où nous sommes montés dans notre "locomotive".

Dora Weinberger

Septembre 2002 / Tichri 5763

En 1942, j'avais 7 ans, et mes parents nous avaient placés, mon frère de 5 ans et moi, à la campagne.

Ils avaient gardé avec eux, à Valenciennes, le petit de 2 ans. Un matin, la Gestapo est arrivée. Ils ont frappé, puis défoncé la porte. Mes parents se trouvaient à l'étage au-dessus, nous habitions un pavillon. Ma mère a dit à mon père : "Ils ne nous feront rien, va chercher les enfants". Il s'est enfui par la cour. Ma mère a été déportée avec le bébé. Mon père est donc venu nous chercher pour nous emmener à Lyon, en zone libre.

Nous sommes allés sur les berges de l'Escaut, sommes montés à bord d'une péniche, par une petite ouverture noire d'où s'échappait une odeur de charbon.

J'avais peur, ne voulais pas entrer là-dedans, et me suis mise à hurler. Mon père m'a poussée, en me disant : "tais-toi et vas-y, ou nous serons tous fusillés". Nous sommes restés deux ou trois jours, je ne sais plus, cachés dans cette soute à charbon, sans manger, et grelottant de froid. C'est ainsi que nous avons franchi la ligne de démarcation.

Il y a 4 ans environ, je suis retournée à Valenciennes. Une femme m'a téléphoné, pour m'apprendre que c'était elle qui avait organisé notre passage, et avait fait passer beaucoup de Juifs par ce système. Cela coûtait 5.000 francs. Elle remettait au marinier la moitié de la somme, en déchirant une photo en deux. Au retour, après avoir amené les fugitifs à bon port, l'homme lui présentait son morceau de photo et recevait les 2.500 francs restants.

Mais moi, depuis ces journées de 1942, j'ai peur du noir. Je panique quand, dans un escalier, la minuterie s'arrête et me plonge dans l'obscurité. Et pour rien au monde, on ne me ferait prendre un bateau.

Betty Eppel
Septembre 1997 / Elul 5757

En mai 1943, Moshe se trouvait dans une maison de l'OSE. Le directeur, M. Guttel, le prévient "Tu ne peux pas rester ici. Tu es sur les listes de la police, tu dois passer en Suisse". Comme, il a 16 ans et demi, M. Guttel lui fait établir un certificat le rajeunissant de trois ans.

Après un voyage de presque trois jours, tant il comptait de tours et de détours, j'ai atteint Annemasse, où j'ai été reçu par Andrée Salomon, celle que j'ai appelée "Ange sur terre". Elle m'a dit : "sois à 18h.30 à tel endroit".

Nous étions quatorze, dont un bébé d'à peine 3 mois.

Le passeur nous a fait marcher pendant deux heures pour éviter les policiers d'Annemasse, et nous a enfin conduits à la ligne de barbelés cernant le no man's land. Nous l'avons franchie, mais en nous blessant tous, car il faisait nuit noir. Ensuite, il fallait traverser une rivière assez profonde : tout habillés et avec des bagages, ce n'était pas facile. Mais le principal obstacle restait à franchir : la clôture de presque trois mètres de haut qui fermait la frontière suisse. Comme nous en approchions, une lampe s'est allumée, et un policier suisse a crié : "Si vous essayez de passer, je tire". Dans le groupe se trouvait un garçon nommé Yossi Wolf qui a résolu le problème : il s'est mis à courir, le policier s'est lancé à ses trousses, et pendant ce temps, nous sommes tous passés, y compris le bébé. Puis, quand l'homme s'est jeté à notre poursuite, il est passé à son tour.

Nous avons atterri dans un commissariat de police des faubourgs de Genève. Nous étions tous blessés, les vêtements déchirés, et en piteux état. On nous a donné un peu de thé en nous disant de nous reposer. Au matin, on nous a emmenés à la police militaire, qui nous a fait subir un interrogatoire. Ils voulaient surtout savoir qui nous avaient aidés à passer la frontière.

Nous étions préparés à cette question : il fallait surtout ne pas prononcer le nom de l'OSE, mais dire : "Des gens de la Croix Rouge". C'était un mensonge flagrant, car jamais la Croix Rouge ne nous aurait fait franchir une frontière clandestinement, mais nous nous sommes tenus à cette version. Quelques jours plus tard, nous avons été internés, les uns au camp de Charmille, les autres à Champelle, le "camp du bout du monde". Dans "ces camps d'accueil" le régime était militaire. Tout était propre, ordonné, mais il nous était interdit d'organiser des prières, interdit d'expédier des lettres. J'avais deux frères et une soeur en Palestine, ils étaient sans nouvelles de moi depuis près d'un an, je n'ai pu leur faire savoir que j'étais toujours en vie, et sauvé.

Moshe Ahrend
Juin 1996 / Sivan 5756

Mon histoire est assez étrange, car j'ai franchi la ligne de démarcation une première fois pour passer de zone libre en zone occupée - aller me jeter dans la gueule du loup – et la deuxième fois, bien entendu, pour fuir en zone libre.

En mars 1942, j'avais 9 ans et me trouvais au Masgelier, une maison d'enfants de l'OSE située dans la Creuse, donc en zone libre. J'ai écrit à ma mère, restée à Paris, que je voulais la rejoindre. Il me semblait bizarre que ses lettres ne soient pas complétées par quelques mots de mon père (j'ignorais encore qu'il avait été arrêté, et interné à Beaune-la- Rolande). Je quitte donc le Masgelier pour aller retrouver mon grand-père, réfugié à Pujaudran, un petit village du Gers, et on prépare mon retour à Paris. Un ami que je vois encore ici, un "grand" qui devait avoir 15 ou 16 ans, me fait asseoir sur le porte-bagages de son vélo et m'emmène à Toulouse, distante de 25 kilomètres, où je dois prendre le train jusqu'à la Souterraine (Creuse).

J'avais pour instruction : "A la Souterraine, tu verras un monsieur qui ressemble à un chef de train, et tu t'adresses à lui". Je découvre le monsieur, et du haut de mes neuf ans, lui annonce : "C'est moi". Il me fait grimper dans un fourgon postal, bourré de colis – à l'époque la France vivait de paquets que l'on s'envoyait les uns aux autres – et me cache

derrière une montagne de cartons qui dégageaient toutes les odeurs possibles. "Ne bouge pas, ne tousse pas, m'ordonne- t-il (tout juste s'il n'ajoute pas "ne respire pas"), même quand le train sera arrêté. Attends que je vienne te chercher". Nous arrivons à la gare, dont j'ai su plus tard que c'était Vierzon, le poste frontière de la ligne de démarcation. J'entends les portes du wagon s'ouvrir, et un bruit de bottes à quelques pas de moi. J'entends aussi des aboiements de chiens sur le quai. Au bout d'environ 3/4 d'heure, le train repart, et ce monsieur, dont j'ai complètement oublié le nom, vient me chercher, m'installe dans un compartiment, en disant : "Tu ne bouges pas. Je reviendrai te prendre à Paris". Me voici à nouveau tout seul, mais cette fois dans un compartiment, en "enfant civilisé". Enfin à Paris ! Mon protecteur m'emmène, nous montons dans un autre train, la "petite ceinture" qui existait encore à l'époque. C'était en hiver, au mois de février, je crois, le sol est couvert de verglas, et je regarde avec émerveillement les éclairs produits par les trains caténaires se refléter sur ce miroir de glace. Nous descendons à la gare de Paris-Tolbiac, toute proche de chez nous, et le cheminot, qui habitait la même rue, m'a conduit à la maison. Je suis retourné à l'école, et quelques semaines plus tard, j'ai dû porter l'étoile jaune ... mais ceci est une autre histoire. Peu de temps après, il y a eu une rafle. Ma mère avait été prévenue. Nous sommes montés chez le voisin du dessus, un cheminot lui aussi. Nous avons entendu frapper à la porte de notre appartement. Par miracle, la concierge n'a rien dit. Le lendemain, nous sommes allés chez un vieux couple habitant quelques rues plus loin. Il nous a demandé quelque chose qui m'a fait rire à l'époque mais que j'ai compris depuis : "Quand vous allez aux toilettes, ne tirez pas la chasse d'eau. Nous sommes des vieux, nous n'y allons pas tellement. Si les voisins entendent le bruit d'eau, ils comprendront qu'il y a quelqu'un chez nous". Nous sommes restés cachés chez ces gens une huitaine de jours, puis, après diverses pérégrinations, nous avons franchi la ligne de démarcation pour gagner la zone libre.



J'ai retrouvé dans les papiers de ma mère une lettre où, un an plus tard, je lui relate – dans le style "rédaction d'un bon élève" - notre traversée : "Le mois de juin est arrivé, ainsi que le départ de Papa (mon père avait été déporté en juin 1942). Peu de temps après, notre campagne commence (je me sens un combattant). Le 5 juillet en pleine nuit, on vient nous chercher, mais le hasard voulut que nous nous trouvâmes chez M. Trocné. Quelques jours plus tard, nous partons de Paris, l'arrivée à la ferme de la Pré- Faucherie, où nous restâmes sept semaines, le départ pour Pontlevoy, la marche nocturne, l'arrivée au Cher, la bousculade pour monter le premier dans la barque... notre arrivée à St Aignan, la rencontre avec le commissaire qui nous terrorise en parlant des camps de Douadec et de Nesson".

Je me souviens de cette longue marche, dans la nuit, qui nous a conduits au bord de la rivière, où nous avons retrouvé tout un groupe de gens. Une femme nous guidait. Une barque était cachée dans les roseaux. Sur l'autre rive, quelqu'un, sans doute le passeur, a tiré l'embarcation par la corde, et nous avons traversé ainsi, silencieusement. Puis, comme cela avait probablement été convenu, nous nous sommes rendus dans une auberge. Presqu' aussitôt, la police française est venue, et nous a pris nos papiers. "On vous les rendra à Châteauroux" a déclaré le commissaire.

Alors ma mère, avec cette prescience qu'ont souvent les mères aux moments difficiles, m'a dit : "Tu sais où est ton grand-père, retourne chez lui". J'ai donc repris le train, vaillamment. J'étais un "grand", n'est-ce pas, j'avais déjà presque 10 ans. Ma mère a été internée à Gurs, puis à Rivesaltes, d'où heureusement elle a été libérée, et elle a pu nous rejoindre à Pujaudran.

Israël Lichtenstein

Septembre 1997 / Elul 5757

A une certaine époque, j'étais cachée dans une institution dont j'ai oublié le nom. Ses pensionnaires étaient des filles arrachées à la rue, auxquelles on donnait un peu de culture générale, des cours de cuisine, de couture, etc...

Ces filles avaient un langage grossier, mêlé d'expressions argotiques que j'avais du mal à comprendre. Elles, de leur côté, se moquaient du mien, de ma politesse et surtout elles étaient jalouses car je sortais tous les jours pour aller au lycée.

Pourtant, comme elles, je participais aux travaux ménagers. J'allais tous les dimanches à la messe. Mais j'étais différente et les filles me le faisaient bien sentir. Elles me jouaient un tas de tours qui étaient souvent cruels. J'avais toujours faim et peur.

Non seulement, je devais surmonter la séparation d'avec mes parents et de tout ce qui m'était cher, je devais encore endurer l'environnement hostile.

Je me sentais seule, très seule, dans cette bataille pour la survie. Je suppose que c'est ce stress constant qui m'a poussée un jour, alors que je faisais mes devoirs, à prendre un morceau de papier et à me dessiner une étoile jaune avec le mot « Juif » bien au milieu. Peut-être était-ce pour me rappeler qui j'étais vraiment. De toute façon, c'était de la folie. Je l'ai mise dans mon cartable et je l'ai oubliée. Le lendemain, en classe, l'institutrice m'a appelée à sa table afin que je lui présente mes devoirs. Elle ouvre mon cahier et ...catastrophe, mon étoile jaune s'y étalait ! Mon sang est devenu de glace, mes genoux tremblaient. Mais elle, l'air indifférent, sans me regarder, a pris mon étoile jaune et l'a jetée à la poubelle.

Il y avait aussi des gens comme ça !

Pnina Spitz

Février 1999 / Adar 5759

Le 23 janvier 1943, je n'avais alors que 13 ans et demi, j'ai vu mes parents pour la dernière fois par la vitre arrière du taxi qui m'amène vers la gare de Marseille d'où je dois prendre le train.

Destination : Annemasse. J'espère ainsi me réfugier en Suisse avec l'aide des EIF et de l'OSE. Sauvetage réussi pour moi du moins.

Retour sur une chronologie douloureuse.

Le 18 février 1944, les Allemands et la gendarmerie viennent prendre mes parents dans un village de l'Ardèche et les conduisent à Drancy. Le 7 mars 1944, départ de Drancy vers Auschwitz du convoi no 69 dont ils font partie. Le 10 mars 1944, après un voyage d'épouvante (décrit dans le livre de Serge Klarsfeld), le train arrive à Auschwitz. Tout laisse supposer que leur disparition dans cet enfer de Birkenau date de ce jour.

En mai 1945, je suis convoqué en Suisse par la Croix Rouge qui m'apprend ce qui s'est passé. Depuis cette date, je n'ai ressenti que le refus de la chose. J'étais incapable de l'admettre. Pour accepter un décès, il faut le vivre. Il faut qu'il soit matérialisé. J'étais poursuivi par la pensée confuse d'une erreur possible, d'un miracle peut-être. Je n'ai jamais pu me résoudre à réciter un Kaddich* à leur mémoire. Je n'ai jamais connu tout ce qui touche à un décès : démarches, enterrement, prières, etc. Tout cela est réel et permet de passer insensiblement ces moments difficiles. Je n'ai connu aucune manifestation de ce type. J'étais orphelin sans assurance de deuil. J'étais à la recherche de cette matérialisation et c'est pour cela que je pensais qu'un voyage sur les lieux mêmes de la tragédie me permettrait de donner une réponse à ces questions.

En novembre 2002, j'ai eu connaissance de l'organisation d'un voyage d'une journée en Pologne par la Communauté de Marseille dont je suis un ancien membre. J'ai pris la décision de participer à ce voyage. Sitôt la résolution prise et confirmée, j'ai ressenti une grande angoisse, une grande peur, assailli par la crainte de ce qui m'attendait, par des images, par cet inconnu de l'horreur. Heureusement, je ne suis pas seul. Mon épouse Yvette et mes deux filles ont su me donner le courage de persister dans ma décision. Le 24 mars 2003, après deux heures et demie d'avion, une heure de car, me voici devant le bâtiment du camp de Birkenau. Je suis descendu du car comme ils ont dû descendre d'un wagon, à l'époque.

Passé l'énorme porte surmontée d'une tour, me voici sur la rampe où se faisait la sélection, où ils ont dû dans cette nuit d'épouvante, vivre leurs derniers instants sans le savoir, dans un cauchemar de coups, de bousculades, de cris, d'insultes. J'ai essayé de faire ce parcours comme ils ont dû le faire en mettant mes pas dans leurs pas vers la mort au fond du camp.

Ma mère soutenait sûrement mon père amputé d'une jambe. Je suis au bout de la rampe.

Je suis dans les ruines de la maudite chambre à gaz. A mes côtés, Yvette, mon épouse. Ce lieu n'est plus pour moi un lieu terrestre. Pour moi, il ne fait plus partie du monde. Et pourtant, l'herbe repousse à nouveau. La nature veut-elle effacer ce qui s'est passé là ?

Une rescapée présente parmi nous a dit : « ici, il n'y avait que de la boue. S'il y avait eu de l'herbe comme aujourd'hui, nous l'aurions mangée ». Puis, il y a la cérémonie devant la plaque en judéo-espagnol (la langue maternelle de mes parents). Je suis là avec Yvette, le Grand Rabbin, le Président du Consistoire, la Présidente de l'Amicale des Déportés, le Hazan, mes amis de Marseille. On chante la prière de El Maalé Rahamim. On récite le Kaddish et je réalise soudain : Papa, Maman, votre enterrement ne se serait pas passé autrement. Ce voyage, il fallait le faire. Alors ça y est. J'y suis, j'assiste et je vis enfin cet instant qui m'a tant manqué.

Enfin, je concrétise leur décès.
Enfin, je peux penser à eux comme un vrai orphelin.
Je peux peut-être enfin faire chiva.

Jacky Mokat

Octobre 2003 / Hechvan 5764

e n'ai jamais pleuré la disparition de mes parents
Je n'ai jamais pu dire Kaddish
Je n'ai jamais pu comprendre leur mort inconcevable
Je n'ai jamais pu saisir l'inhumanité de leurs bourreaux
Mes parents sont enterrés au ciel
Ils partagent la tombe de six millions d'âmes
De bonnes gens simples m'ont soustrait à la mort
Des gens généreux ont fait de moi leur enfant
J'ai fondé une famille que j'aime et qui m'aime
Je mourrai et je dirai Kaddish entouré d'anges.

Herbert Odenheimer, Hubert Odenheimer, Hubert Odet, Herbert Loeb, Ehud Loeb.

Né. Déporté. Interné. Orphelin. Caché. Sauvé. Adopté.
Marié. Père. Grand-père. Mourra.
Ses fils diront Kaddich.

Ehud Loeb
Jérusalem, le 19 décembre 1999

Un jour, pendant la Shoah. Un jeune garçon seul sur le quai d'une gare. Le long du quai, un va-et-vient continuels de voyageurs.

Agitation, bruit auquel il ne faut pas faire attention. En silence, il est debout et attend le train pour le Sud. Il vient à l'instant de se séparer de son père, les larmes aux yeux, il se sent impuissant, triste, effrayé. Il fait son possible pour surmonter ses sentiments. Lui, un enfant juif dans une gare française. Des soldats allemands en uniforme vert-de-gris, marchent le long du quai, ce sont bien eux, "la Wehrmacht". Il les reconnaît. Leurs pas cadencés se mêlent aux battements de son coeur et il jette un coup d'oeil à la sentinelle en uniforme noir.... La Gestapo ! Il se recroqueville et essaie de ne pas attirer l'attention, de ne pas se faire remarquer. Il a y quelques mois, il a fêté sa Bar-Mitsvah... Papa, Maman, frères, soeurs, - Mazal-Tov ! Mazal- Tov ! Il a lu dans la Torah*, a fait son discours.

Le coeur joyeux, les parents fiers, suivent d'un regard tendre leur enfant aimé, l'aîné de leurs garçons. Embarrassé est le jeune garçon, mais il se sent bien, le coeur chaud, heureux, c'est sa fête... il est arrivé à l'âge adulte.

Il y a juste une heure, il s'est séparé de sa mère, de toute sa famille. "Mon cheri", lui a dit son père l'accompagnant à la gare, "mon fils, tache de comprendre , tu es maintenant assez grand pour comprendre, il n'y a aucune autre possibilité ! De nombreux Juifs ont déjà été envoyés par les Allemands vers une destination inconnue. Comprends, tu es l'aîné de mes fils, tu dois être le premier à partir et à te sauver. Sauve-toi, tes frères et soeurs, aussi, seront dispersés, adoptés par des familles chrétiennes ou cachés dans des couvents, jusqu'à ce que le pire soit passé. Tu te débrouilleras bien, toi, un garçon blond, aux yeux bleus. Reste fier et essaie de t'intégrer aux jeunes non-juifs. Mais, écoute-moi, mon enfant, n'oublie pas ton talith, tes tephilines..." Et, en disant cela, il me glisse quelques billets d'argent, "ils te serviront dans ce monde et au de-là", ajoute-t-il d'une voix basse. Il l'embrasse et le quitte sans se retourner.

Quelle naïveté ! S'il avait su le sort de ces billets... mais qui pouvait imaginer, prévoir ? Le train arrive, sifflements, bruit, brouhaha et au

milieu de tout cette agitation, un grand jeune homme l'appelle par son nom. L'enfant court vers lui. Ils montent dans le train, l'enfant s'assoit silencieusement à côté du jeune homme. Le voyage dure deux jours. Le jeune garçon trouvera dans cet homme un ami, un tuteur.

Ils descendent du train, dans une petite ville et s'installent dans une sombre chambre d'hôtel. Aussitôt, le jeune garçon reçoit ses premières leçons... drôles de leçons ! Changement d'identité.... D'un enfant juif, il devient un "gamin chrétien" Il change de vêtements, il porte maintenant l'uniforme d'un élève d'un collège proche, des chaussures à clous, ses cheveux sont coupés plus courts. Ses propres vêtements sont jetés à la poubelle. Son nom est changé ainsi que l'histoire de sa vie. Pendant des heures, il apprend, réapprend, répète son nouveau nom, et tous les détails de sa nouvelle famille imaginaire. Et enfin, il reçoit ses nouveaux "faux" papiers.

24 heures après, le jeune garçon blond se présente à la porte d'un collège connu et sa silhouette s'intègre dans la grande cour et dans les longs couloirs.

C'est ainsi que prend naissance l'image d'un fier collégien, soi-disant sûr de lui. Il joue bien son rôle et comme un clown, il sourit tandis que dans son coeur coulent des larmes de tristesse. "Brûlé", craignant d'être découvert, il est placé dans un autre collège.

Des mois passent. Solitaire, parmi les élèves de l'internat chrétien, il souffre de la discipline sévère, des corvées, des exercices prémilitaires, du dortoir, surtout du réfectoire, de la nourriture inhabituelle et des paroles grossières des élèves. Il essaie de participer à leurs jeux, à leurs activités, d'imiter le plus possible leur attitude, leurs paroles. Il joue le jeu de sa nouvelle identité : fils d'une ancienne famille noble mais pauvre.

Mais la faim... 100 grammes de pain par jour... Une purée de navets et de la viande suspecte... Au dire même du cuisinier, tout ce qui lui tombe entre les mains : "moitié lapin, moitié chat"... et tout le monde en ri.

Le jeune garçon, assis parmi les élèves, mâchonne sa nourriture, il a du mal à avaler... chaque bouchée lui demande un effort, mais surtout ne pas se faire remarquer. Et le soir, quand tous ces fils de paysans non-juifs, sortent leurs victuailles ramenées de la ferme, le jeune garçon fait semblant de dormir, il rêve. Dans son rêve, il revient à la maison, murmure son vrai nom, le nom de ses parents, de ses frères et soeurs, se souvient des prières et les répète.

Tous les trois mois, un représentant des résistants, qui se fait passer pour un membre de sa famille, vient lui rendre visite, lui apporte un peu de nourriture, un peu d'argent, quelques tickets de pain. C'est ainsi que le jeune garçon apprend bientôt que l'homme qu'il avait rencontré dans le

train, a été arrêté, torturé et fusillé. Le temps passe, le jeune garçon a d'excellents résultats scolaires, spécialement en mathématiques, en gymnastique et en art. Un exemple pour la jeunesse aryenne, pour la nouvelle "race". Il reçoit les félicitations de ses professeurs et de son directeur. S'ils avaient su ! Un froid et neigeux vendredi d'hiver, un surveillant s'approche de lui : "lève-toi, va immédiatement chez le Directeur...". Il est 3 heures de l'après-midi. Que lui veut le Directeur ? Qu'a-t-il fait ?

Il entre dans le somptueux bureau du Directeur, un personnage, grand et respectueux. Il se tient droit devant le Directeur et attend. "Mon garçon", dit celui-ci, "tu as été choisi pour représenter le collège à la rencontre annuelle entre notre collège et le lycée de jeunes filles, grâce à tes résultats exemplaires et à ta bonne conduite. Nous sommes sûrs que notre choix est justifié. Fais ta toilette, habille-toi et va à cette adresse. N'oublie pas qui tu es et ce que tu représentes !"

Mon Dieu, pense le jeune garçon : "moi, petit Juif, représenter une institution pareille, les camarades chrétiens, comment est-ce possible ? Moi, si timide... et peut-être vont-ils me demander de danser avec des jeunes filles !" Il ressent un sentiment de désespoir, des frissons le secouent.

Avec beaucoup d'hésitation, il sonne à la porte d'une maison modeste. Une jeune femme portant des lunettes lui ouvre la porte en souriant. "Chalom", lui dit-elle en l'embrassant trois fois, selon l'habitude du terroir, trois baisers à droite, deux à gauche, "Entre, s'il te plaît !" Le jeune garçon entre et n'en croit pas ses yeux...

La lumière, la chaleur, les gens, les chants à voix basse et devant lui... Une table de Chabbat dressée avec des bougies, du pain et une bouteille de vin ! Autour de la table, des jeunes gens et des jeunes filles bavardent, son ami Eliyahou est présent aussi et tous l'attendent.

"Alors, assieds-toi et fais kiddoush", lui dit la jeune femme - Ce n'est pas possible, c'est un rêve. Non, non, Eliyahou est bien ici.

Il s'accroche à une chaise, pour ne pas tomber. Les larmes lui montent aux yeux, il n'y croit pas ! Et immédiatement, il redevient le fils de ses parents. Il fait Kiddoush, et chante des Zmiroth. Un soir de lumières entre les jours sombres.

Quelques heures après, il retourne au collège.

Alice Ferrières : Juste parmi les Nations, ancienne directrice du lycée de Jeunes Filles de Murat, était membre de la Résistance. Elle avait comme mission de sauver les enfants juifs et d'entretenir des liens entre ceux-ci et la Résistance.

Michel Bloch
Avril 2000 / Nissan 5760

Juillet 1942.

Papa rentre à la maison bouleversé : "Nous sommes sur la liste du prochain transport" dit-il. Réfugiés de Metz, à Angoulême depuis 1939, nous devons fuir à nouveau, gagner la zone libre.

Ma petite soeur, Hilda, âgée de six ans et notre petit cousin Claude sont confiés à une jeune femme française qui fait passer la ligne de démarcation à des enfants trop jeunes pour avoir besoin de papiers d'identité. Mon père, ma mère et moi, nous allons tenter l'aventure sans étoile et sans papier, avec l'aide d'un cheminot français.



La gare d'Angoulême

Avant l'aube, il nous attend sur le quai de la gare, dans un coin écarté. Il nous mène vers une locomotive, un énorme monstre, nous fait glisser par une petite ouverture, nous fait descendre quelques marches. Nous sommes dans le cœur même de la locomotive. "Asseyez-vous" nous dit-il, "et surtout pas un mot".

Nous nous asseyons dans un trou noir, les pieds dans une eau chaude. Je distingue 2 ou 3 personnes. On entend les Allemands hurler des ordres sur le quai. Maman me tient très fort. Soudain, le train s'ébranle. L'eau devient brûlante, monte, m'arrive jusqu'à la taille. La chaleur est terrible, j'ai du mal à respirer. De temps en temps, j'ai conscience que le train s'arrête, on entend des cris en allemand, des aboiements de chiens, puis nous repartons.

Dans ce trou noir, il y a maintenant une odeur nauséabonde : la nature a ses droits !

Des heures et des heures passent. Le train roule. Soudain tout s'arrête. Nous attendons, attendons. Combien de temps ? J'ai perdu la notion du temps. Nous sommes trempés et, à présent, nous grelottons de froid : comme le train ne roule plus, la chaudière n'est plus alimentée, et l'eau s'est refroidie. Enfin, une voix s'élève : "Allez, allez, sortez vite, on est

arrivé". Nous nous extrayons avec peine du monstre pour nous retrouver dans un hangar où la locomotive, détachée du train, a été amenée. Il fait nuit. Nous sommes transis, épuisés... Mais à Limoges. En zone libre !

Dora Weinberger

Septembre 1997 / Elul 5757

Une visite guidée de l'Opéra de Tel-Aviv, quoi de plus banal ?
Sauf, ce jour-là, pour moi.
On nous a tout montré, la salle, la scène et la vaste arrière-scène, et puis les ateliers : celui de la couture, et celui où l'on confectionne les perruques.
A peine entrée dans cette pièce, j'ai eu le souffle coupé, j'ai oublié où j'étais, je me suis revue en 1943.

J'avais alors 12 ans, et j'étais cachée dans la banlieue parisienne, à Villecresnes. Je n'avais pas le droit d'aller à l'école, et la dame qui m'hébergeait, que j'appelais "Mémère" m'a placée en apprentissage chez la perruquière, qui fabriquait des postiches pour l'Opéra et divers théâtres parisiens.

Mon travail consistait en ceci : j'avais sur mes genoux une forme, une tête en bois, recouverte d'un filet très fin. Je prenais dans ma main gauche quelques cheveux, et de la droite les piquais, à l'aide d'un crochet, sur ce filet.

Le mari de la dame était gendarme, et quand il rentrait chez lui, en général complètement saoul, il se mettait en fureur à la vue des cheveux éparpillés à mes pieds.

Un jour, alors que penchée sur mon travail, je ne l'avais pas entendu arriver, il pointe le doigt sur moi en hurlant : "Vous... Vous n'êtes pas tenue de porter l'étoile jaune ?"

J'ai jeté la forme en bois que j'avais sur mes genoux, le crochet a transpercé ma cuisse droite, où il est resté planté, et j'ai couru ainsi chez "Mémère", pour lui raconter, en haletant, ce qui s'était passé, et lui dire : "Je dois me sauver, c'est trop dangereux".

On a réussi à me faire transporter à Paris. Ensuite, je devais en principe passer en Suisse. Je n'y suis pas arrivée, mais ceci est une autre histoire. Toujours est-il qu'en entrant dans l'atelier de perruques de l'Opéra de Tel-Aviv, en apercevant les mêmes têtes en bois, les mêmes crochets (Je n'en avais pas vu depuis 1943), j'ai senti mes jambes se dérober sous

moi. J'avais de nouveau ma courte robe d'été, et le crochet était fiché dans ma cuisse en sang.

J'ai raconté en quelques mots à la guide ce qui m'arrivait. Elle a voulu me faire rencontrer le directeur de l'Opéra, mais je n'ai pas pu, je me suis enfuie et enfermée dans les toilettes. Elle m'a alors fait demander, par l'entremise de l'amie qui nous accompagnait, d'envoyer au directeur un récit écrit c'était important, pensait-elle, pour l'histoire de l'Opéra. Elle avait été très étonnée d'apprendre que pendant ces terribles années de guerre on fabriquait des perruques pour les théâtres parisiens. Il m'a fallu longtemps pour pouvoir écrire cette lettre.

Yaffa Ben Yashar

Octobre 1999 / Hechvan 5760

Je suis née à Lens, une petite ville du nord de la France, en 1935. Nous étions français : mes parents, venus de Pologne, s'étaient fait naturaliser dès la naissance de leurs deux enfants.

L'histoire commence en juillet 1942. Nos parents avaient décidé de nous placer à la campagne, à quatre kilomètres de Lens. Une paysanne polonaise non-juive - il y avait à cette époque beaucoup de Polonais dans cette région minière – prenait des Juifs en pension. Son mari travaillait à la mine, "au charbon" comme on disait, et ils avaient un fils et deux filles déjà adolescents.

Je me souviens de notre départ, au milieu de la nuit, en charrette. On y avait chargé toutes nos affaires, y compris nos lits : en bois bleu pour mon frère de trois ans, en bois rose pour moi. Nous avons retrouvé à la ferme deux autres enfants, que nous connaissions un peu.

Un jour, les Allemands sont arrivés. La mère de l'un des enfants était avec eux, et ils l'ont emmenée. Un peu plus tard, nos parents ont été arrêtés, puis relâchés après une nuit au commissariat. C'était un contrôle de police. Naïfs, ils ont pensé que puisqu'on les avait libérés, tout était en règle et qu'ils n'avaient rien à craindre. Ils sont venus nous rendre visite le lendemain – ils venaient de temps à autre - et nous ont raconté ce qui s'était passé.

C'est un ou deux jours après, semble-t-il, qu'eut lieu la grande rafle. Beaucoup de Juifs s'étaient échappés, mais mes parents – c'est l'histoire banale – ne croyaient pas une telle chose possible. Nos paysans ont très vite pris une décision : ils nous ont annoncé qu'ils allaient nous cacher, et ont fait répandre le bruit que la veille de l'arrestation de nos parents, les

Allemands étaient venus nous chercher. Ils nous ont expliqué que nous devions nous cacher dans un réduit attenant à la maison, et, à la moindre alerte, c'est-à-dire sitôt que le chien aboyait, nous réfugier dans la porcherie. Ils nous ont exercés à grimper par l'échelle, à l'espèce de grenier surmontant les cochons, et à nous dissimuler parmi les ballots de paille. Je devais aussi hisser mon petit frère, et l'empêcher de parler, de pleurer, d'éternuer. Avec tout ça, j'avais affreusement peur des cochons, la terreur de tomber sur eux à travers les planches disjointes.

Il faut signaler que cette famille était spéciale : la ferme était le Q.G de la Résistance polonaise de la région, beaucoup de Polonais des environs s'étaient organisés en réseau de résistance. J'en ai vu des choses dans cette maison ! Les jeunes filles avaient des nattes, et y dissimulaient, entrelacés dans leurs cheveux, des messages qu'elles allaient transmettre à vélo. Je me souviens aussi d'une cache d'armes dans le jardin, on les déterrait la nuit pour les remettre aux maquisards. Et de grandes réunions de la Résistance se tenaient dans la cuisine. Non, ce n'était pas une famille ordinaire.

Je ne me souviens pas d'avoir souffert de la faim. On était à la campagne. Ce qui me tourmentait, c'était la nécessité de fuir sans arrêt, de se cacher. Pourquoi ? Qu'avions-nous fait de mal ? Evidemment, je ne pouvais pas aller à l'école. Je lisais beaucoup, et je m'occupais de mon petit frère, ce qui était une lourde tâche pour une petite fille de huit-neuf ans.

Mais le pire, c'était la peur : j'avais toujours peur que le chien aboie – le signal que nous devions fuir et nous cacher. Cela a duré deux ans, deux longues années ! Jour après jour ! Et je suis certaine que c'est de cette époque que me viennent ces sens toujours en éveil, hypersensibles : je vois et j'entends tout, comme un petit animal aux abois.

Un jour, nous avons frôlé la catastrophe. C'était, me semble-t-il, en 1944. J'entends une voiture s'arrêter près de la maison. Il est déjà trop tard pour courir à la porcherie, et les pas des Nazis résonnent dans la cour.

Quelqu'un entre dans notre petite pièce, nous dit :

"Cachez-vous sous le lit et tirez le couvre-lit jusqu'à terre". J'entends les Allemands pénétrer dans la maison. La fermière et son mari m'ont raconté la suite des événements. Un dénonciateur avait averti la Gestapo qu'ils cachaient deux enfants juifs. "Où étaient-ils ?". Nos Polonais, qui avaient vécu un certain temps en Allemagne avant de gagner la France, ont aussitôt répondu en allemand, expliqué qu'en effet, ils avaient hébergé deux petits juifs au début de la guerre, mais qu'on était venu les chercher voici déjà longtemps. Ils ont raconté avec force de détails quand et comment on nous avait emmenés, puis ils ont évoqué leur séjour en

Allemagne, bavardé de choses et d'autres. Bref, ils ont engagé une grande conversation avec les Allemands... qui, miracle, en oublient de procéder à une fouille et s'en vont. Moi, pendant ce temps, je n'arrêtai pas de trembler, cachée sous le lit.

Quand on est venu nous rassurer, je ne parvenais pas y croire, je demeurais muette, pétrifiée. A dater de ce jour, nous n'avons plus bougé de la porcherie, sauf pour dormir.

Je crois que cette période a été relativement brève. Mais, après l'arrivée des Américains, il m'a fallu longtemps pour oser sortir de la maison. On avait beau me dire : "c'est fini", je n'arrivais pas à surmonter ma peur. Cette peur, je ne peux pas l'oublier. Et je me souviens de ma première sortie en plein jour au grand air : tout me paraissait extraordinairement brillant ! Vous vous rendez compte ?

De sept à neuf ans, j'étais restée presque continuellement enfermée, sans voir le soleil. Mon petit frère, lui aussi, est resté très marqué par cette période. Si jeune, n'avoir pas le droit de jouer en plein air, de courir... Après la guerre, nous sommes restés chez les paysans. Quand, petit à petit, les déportés survivants sont revenus, nous avons appris que nos parents avaient péri à Auschwitz – des années durant, j'ai refusé de le croire, je m'obstinais à espérer.

Myriam Tropper-Cimbalista
Septembre 1997 / Elul 5757

Paris 1943. Nous vivions sans radio, elle a été confisquée l'année dernière. Son absence est très pénible à supporter.

Un jour de juin 1943, en sortant de la bouche du métro Etoile, je rencontre par hasard un ancien camarade d'école que j'avais perdu de vue depuis trois ans. Nous n'avions jamais été très liés, il ne savait pas que j'étais Juif ; à la vue de l'étoile jaune sur mon blouson, il "sait" maintenant !

Il me raconte toutes sortes d'histoires sur les événements de ces dernières années, je l'écoute assez distraitemment, il ne me vient pas à l'esprit de lui raconter "mes histoires". Pourtant, à un moment donné, lorsqu'il se met à parler de poste à galène et de toutes sortes de possibilités que le poste peut offrir, surtout pour l'écoute des stations étrangères, je deviens impatient. Je veux tout savoir : comment on le fabrique, où trouve-t-on les pièces de rechange, combien ça coûte...

Ce n'est pas si simple. Il est difficile de trouver le matériel adéquat, le récepteur est très fragile, il est sensible aux vibrations de tous genres. Je

balaie toutes ses remarques, j'ai une telle envie d'avoir une radio que je suis prêt à marcher des kilomètres pour me procurer tout ce qu'il faut. Je ne peux ignorer, en dépit de mon enthousiasme, que je ne possède pas le savoir-faire. Lui, par contre, est élève dans une école professionnelle, j'ai donc besoin de lui. Au bout de quelques minutes, nous nous mettons d'accord pour nous rencontrer dans une quinzaine de jours, chez lui à Bobigny. Je suis tellement excité que mon cœur bat la chamade. Cette fois-ci, ce n'est pas la faute à l'étoile jaune, je l'ai presque oubliée ! Quinze jours après, un jeudi, je sors assez tôt le matin, le cartable à la main. Il ne contient aucun livre, il me sert de "couverture" pour mon étoile jaune, au cas où...

Je marche d'un bon pas vers le métro Etoile, le plus proche de l'appartement.

L'été est chaud, rien de bien spécial, un petit vent souffle sur les platanes des deux côtés de l'avenue, quelques feuilles tombent après avoir tournoyé, tels des papillons autour d'une bougie. Peu de gens circulent, il n'y a plus de touristes depuis longtemps !

En descendant les escaliers du métro, j'aperçois immédiatement les pèlerines noires des agents de police. Je ne suis pas étonné, c'est un spectacle courant, pratiquement quotidien. Dans les couloirs qui mènent au quai, les policiers sont nombreux, trop nombreux. Ma perception du danger devient palpable, je sens les battements de cœur comme un signal que je ne peux ignorer. J'hésite quelques secondes : dois-je revenir sur mes pas ou non ?

Trop tard pour reculer ! Je continue à marcher en ajustant très rapidement mon cartable sur le côté "sensible". Un groupe d'agents en uniforme en cachent mal d'autres en civil, revêtus de leur imperméable, et un chapeau sur la tête, arrêtent des voyageurs et leur demandent de fournir une pièce d'identité. J'essaye de me faire plus petit que d'habitude, je suis plus petit de taille que la moyenne des élèves de ma classe, j'ai tout de suite compris l'avantage que je pourrai en tirer. J'accélère mon pas en distinguant le panneau "Sortie" au fond du couloir, je monte les marches quatre à quatre, le cartable toujours serré sur ma poitrine. Je me mets à courir en accédant à la rue, je joue au lapin poursuivi par les chasseurs, un séjour à la campagne, il y a deux ans, m'avait offert ce spectacle. Je cours à droite, à gauche, à droite, mais je ne sais plus où aller. J'imagine être l'Ennemi no.1 que tout le monde recherche ! Je continue à courir dans une des avenues de la Place de l'Étoile, j'aperçois une porte ouverte dans un immeuble, je m'y engouffre en coup de vent, haletant, en sueur, la peur me dévorant le ventre !

Je ferme la porte de l'immeuble derrière moi. Il fait sombre, je n'ose pas toucher à la minuterie. Ce sera mieux comme cela. Personne ne me voit. Le dos au mur, j'essaye de reprendre mon souffle, mes mains tremblent, j'ai du mal à sortir mon mouchoir pour éponger la sueur de mon front. Silence complet, pas une âme qui vive. Il n'y a pas de place pour s'asseoir, je glisse lentement sur le sol pavé et humide, des plaques de plâtre se détachent du mur au fur et à mesure de ma descente.

J'atterris sans dommage, mais sans forces, comme vidé de mon contenu. Je voudrais bien pleurer, personne ne me regarde et ne peut montrer du doigt un garçon de douze ans qui s'est échappé de la trappe ! Les larmes ne sortent pas, elles sont restées coincées une demi-heure plus tôt et refusent de sortir, elles ont honte peut-être ! Je me recroqueville en tenant mon cartable des deux mains. Je ne sais combien de temps je suis resté prostré dans cet immeuble. Je réussis quand même à me lever, à m'épousseter, à reprendre mes esprits afin de sortir comme un enfant qui habiterait l'immeuble.

Je rentre à la maison sans penser un seul instant à la raison qui m'avait quelques heures auparavant poussé à sortir. Le poste à galène est loin, très loin. Une semaine passe. Par chance, mon camarade qui ne savait pas pourquoi je n'étais pas venu comme prévu, décide de venir me voir. J'invente une raison valable et pas compliquée. Il ne me semble pas étonné, surtout quand je lui explique que nous n'avons plus de téléphone.

Nous convenons d'un autre rendez-vous chez lui la semaine suivante. J'arrive chez lui sans encombre, nous nous mettons au travail de suite. Il avait tout préparé. Le poste à galène est monté, ajusté, vérifié (par lui évidemment, je suis son "apprenti").

Le moment critique est arrivé : je suis déçu, le poste n'arrive à capter que Radio-Paris. En vérité, il m'avait prévenu, ce n'est pas si simple. Capter des émissions lointaines ne peut être obtenu du premier coup, mais il ne faut pas désespérer ! C'est à ce moment-là que je suis surpris de l'entendre fredonner : Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand".

Cette ritournelle m'est tout fait inconnue, et lorsque je lui demande son origine, il me répond en souriant : "cela vient de la BBC, pas du poste à galène !" Je ne comprends rien. Il m'explique alors, en chuchotant à mon oreille, comment et quand le mystère est enfin dévoilé. Je partage un secret avec lui. J'aurais bien voulu être à sa place !

Un mois après, lors d'une seconde visite chez mon camarade, en essayant de faire fonctionner le poste à galène, je fais un geste malheureux, le poste tombe, se casse et devient une carcasse sans voix ni coeur. J'ai beau faire à m'excuser, ce qui est arrivé par ma faute est irréparable, pire qu'un accident. J'ai fermé la porte à un espoir, un tout petit espoir. Une chape de plomb m'enveloppe, je ne peux m'en détacher. Il avait bien dit, dès le départ, que le poste à galène était très fragile, mais ma vie jusqu'à présent, n'a-t-elle pas été, elle aussi, très fragile ?

Eddy Palacci

Mars 2004 / Adar 5764

Un jeudi, pour ne pas encombrer l'appartement exigu de ses parents, Sarah (10 ans) emmène en promenade sa petite soeur Henriette (5 ans) et sa cousine Odette (7ans).

Marchant lentement, nous faisons du lèche-vitrines sur les deux côtés du boulevard de Ménilmontant. Au bout d'un moment, Henriette commence à se plaindre qu'elle a soif. Nous avons un peu d'argent et ne pouvons entrer dans aucun magasin car nous avons dépassé l'heure où les Juifs ont l'autorisation de faire leurs courses. Aussi essayons-nous de la distraire : "Regarde, Henriette, un cheval, un chien, trois oiseaux sur un banc". Elle regarde, une seconde par animal, et répète sa plainte : elle a soif, soif, soif ! En désespoir de cause, on la conduit vers la vitrine d'une clinique de poupées... Henriette s'intéresse aux poupées, pose des questions.

Soudain, Henriette se souvient qu'elle a soif. Nous ne pouvons lui acheter aucune boisson, lui répète-t-on, elle doit attendre notre retour à la maison.

Alors, elle veut rentrer de suite. "Pas encore, dit Sarah, nous devons encore nous promener pendant deux heures, c'est l'ordre de Maman". Henriette a soif, c'est un fait, elle devient grincheuse. "Donne-moi juste un peu d'eau" murmure-t-elle, "Je veux un peu d'eau, j'ai soif" et elle presse nos mains comme si elle pouvait en puiser de l'eau sur place. Sarah est inquiète à l'idée que sa petite soeur fasse une scène en public – ce qui pourrait nous attirer des ennuis en tant que Juifs.

Elle commence à négocier "Attends, arrête de pleurer. Je vais faire quelque chose. On va t'obtenir de l'eau dans le bar qui est sur le trottoir d'en face".

Sarah se baisse, touche l'ourlet de sa jupe, en sort un peu d'argent. "Viens, nous irons ensemble". Henriette, pleine d'énergie retrouvée, marche aussi vite qu'elle peut.

Nous entrons dans le bar. Au comptoir : quelques clients, buvant, bavardant. Ils se retournent vers nous, regardant fixement les étoiles jaunes que Sarah et moi portons. Sarah demande au barman s'il veut être assez gentil pour donner un verre d'eau à la petite fille. Mais il est préoccupé par quelque chose d'autre, quand il s'adresse à Henriette, fixant Sarah :

"C'est une voisine ou ta nurse ?". Henriette le corrige rapidement : "Oh non, c'est ma grande soeur et elle, c'est ma cousine".

"Dans ce cas, souligne-t-il, ne devrais-tu pas, toi aussi, porter une étoile jaune ?" Henriette explique patiemment : "Je n'ai pas le droit, je suis trop jeune. Il faut avoir six ans. Quand je serai plus grande, je porterai l'étoile".

Le barman se tourne vers Sarah : "Je regrette, je ne peux pas te servir". Elle met tout son argent sur le comptoir : "Je peux vous payer. Un verre d'eau, je vous prie". La voix du barman se durcit : "Je ne vends pas d'eau, s'il vous plaît, sortez immédiatement". Je commence à protester : "Ce n'est pas gentil ! Ce n'est pas gentil !"

Sarah réagit rapidement, reprend son argent, empoigne la main d'Henriette et la mienne et nous pousse vers l'extérieur. Maintenant, elle a deux enfants agaçants, Henriette qui répète qu'elle a soif et moi qui répète que ce n'est pas gentil...

Sarah et Henriette seront déportées avec leurs parents et leurs frères et mourront à Auschwitz.

Extrait du livre *DOORS to Madam Marie* par Odette Meyers
publié par Washington University Press, Seattle 1997
Traduit par Marianne Picard

Odette Meyers (1997)

Juin 1944. Le train de Toulouse roule à travers un paysage printanier vers les Pyrénées.

Dans un compartiment, en face de moi, est assise une jeune fille aux cheveux bruns, appelée Rosy, âgée de 16 ans et à côté d'elle, un homme âgé. J'avais peu de détails sur mon voyage. Je savais juste que je devais, à pied, passer illégalement les Pyrénées avec un groupe de jeunes. Le but était de fuir les Allemands et d'arriver en Espagne. De là, un voyage pour la Palestine était planifié.

Dans le filet à bagages, au dessus de la tête de la jeune fille, assise en face de moi, il y avait un sac à dos brun très volumineux. Le même sac que j'avais reçu avant mon départ. J'ai regardé le sac, j'ai regardé la jeune fille et j'ai compris que nous avions la même destination. Après le départ du vieux monsieur, assis à côté de la jeune fille, je me suis adressé à elle : "Nous avons sans doute la même destination", lui ai-je dit.

La jeune fille effrayée, ne m'a pas répondu. J'ai ouvert ma petite valise, lui montrant que j'avais le même sac qu'elle. Je lui ai dit que je l'avais caché ne voulant pas être reconnu avec le sac. Alors, elle a accepté de me parler. En pleurant, elle m'a raconté qu'elle avait laissé sa maman à Toulouse, qu'elle voyageait pour la première fois seule et qu'elle avait très peur de ce voyage. Une connaissance de l'Organisation sioniste l'avait convaincue de se joindre à ce voyage. J'avais, dans ma poche, le billet de train que la responsable de l'Organisation m'avait donné et sur lequel était marqué l'endroit où nous devions descendre. Tous les deux et quelques autres jeunes avec le même sac à dos, nous sommes descendus dans une petite station de gare aux pieds des Pyrénées. A la sortie, une jeune fille nous attendait. Elle nous a poussés dans un taxi qui, rapidement, s'est mis en route. Entassés dans le taxi, nous roulions très vite sur des routes montagneuses très étroites. Puis, le taxi s'est arrêté en pleine montagne, devant une ferme.

Après en être descendus, on nous a dirigés vers une grange où se trouvaient beaucoup de jeunes. Nous étions environ une trentaine et quelques adultes. Il faisait déjà nuit et on nous a dit de se préparer pour la nuit. Nous nous sommes couchés dans la grange sur un peu de paille. Rosy avait très peur. Elle s'est rapprochée de moi et, à voix basse, m'a demandé si elle pouvait rester près de moi, comme une petite soeur. Puis, tout le monde s'est entassé dans la grange et une dame âgée est arrivée. Elle nous a donné des instructions pour le lendemain :

- Nous devions préparer notre sac avec le strict nécessaire.
Nous n'avions pas de provisions sauf du sucre et quelques boîtes de sardines. A 4 heures du matin, nous devions nous mettre en route, accompagnés par deux passeurs espagnols. Les responsables du groupe étaient Fleury et son épouse. La dame nous a souhaité bonne nuit et bon voyage. Plus tard, j'ai su que cette dame s'appelait Madame Gisèle, qu'elle avait été arrêtée par les Nazis et assassinée.

Je possédais encore un autre sac en bon état, de l'époque où j'étais scout. Je me suis donc organisé. J'ai pris mes affaires de toilette, une serviette de toilette, ma trousse de premier secours et le peu de nourriture qu'on

nous avait donné. J'ai pris aussi mes tephilines* et mon talith* que j'avais gardés de ma Bar-Mitsva. Rosy s'est accrochée à moi comme un petit chat effrayé qui cherche abri. Nous nous sommes couchés sur la paille et nous nous sommes endormis. A l'aube, nous nous sommes réveillés et mis en route.

Nous marchions les uns derrière les autres, le vieux passeur en tête, le plus jeune fermait la marche. Nous grimpions par des sentiers montagneux. Le vieux passeur nous a conseillé de nous tailler des cannes avec des branches d'arbre afin de nous faciliter la marche. Etant ancien scout, j'avais un grand canif et j'ai aidé à préparer les bâtons. Après avoir grimpé pendant quelques heures les problèmes ont commencé. Quelques jeunes filles se sont plaintes d'avoir des ampoules aux pieds, nous les avons aidées de notre mieux.

Soudain, nous avons été attaqués par un groupe de jeunes gens armés, dirigeant leurs armes vers nous. Nous avons de suite compris que c'était des partisans qui se cachaient dans les montagnes combattant l'armée allemande. A leurs questions, qui nous étions et ce que nous faisions ici, nous avons répondu que nous étions un groupe de jeunes Juifs qui fuyaient les Nazis. Ils nous ont demandé nos papiers, mais malheureusement nous avions de fausses cartes d'identités françaises. Alors, ils ont déclaré que si nous étions des Français, nous devions rester avec eux et combattre les Allemands. Afin de les convaincre que nous étions des réfugiés juifs de France et que nous avions de faux papiers, j'ai pris les cartes d'identités de certains de mes camarades ainsi que la mienne et je les ai brûlées devant leurs yeux. Par ce geste, j'ai réussi à les convaincre, ils nous ont permis de poursuivre notre chemin. Le passeur a insisté pour que nous nous dépêchions afin d'arriver vers la nuit au sommet d'une certaine montagne. Mais comme nous étions très fatigués, et il nous a donné la possibilité de nous reposer pendant deux heures. La plupart d'entre nous, s'étaient déjà débarrassés de leurs sacs, ne pouvant plus les porter. Nous nous sommes assis au bord d'un lac, un ancien volcan. La nuit même, nous sommes arrivés au sommet de la montagne.

Itzhak Kraemer
Février 1999/ Adar 5759

S'il n'y avait pas Gurs... Je devrais vraisemblablement, ce mois-ci, remettre à mes fils l'imprimerie-papeterie.

Ayant atteint l'âge de la retraite, je leur transmettrais l'héritage reçu de mon père, dans cette ravissante petite ville de la Forêt-Noire connue pour ses prunes. Je parlerais ce patois caractéristique du pays de Bade, cette belle région aux forêts épaisses et aux pâturages fertiles. Les jours de Jahrzeit, je me rendrais au vieux cimetière juif, où, depuis 1803, repose mon arrière-arrière grand-père. Le vendredi soir, nous irions à la synagogue...

Mais en 1938, j'ai vu mon père, dont l'imprimerie-papeterie avait été confisquée, revenir brisé du camp de Dachau.

Et j'ai vu notre synagogue brûlée la Nuit de Cristal. Et j'ai vu, quelques jours avant notre déportation, la foule ivre de haine se ruer sur la maison où tous les Juifs de la ville s'étaient réfugiés. Je fus parmi les 6 500 Juifs qui arrivèrent le 25 octobre 1940 à Gurs. J'avais six ans et demi et on me mit donc dans la même baraque que ma mère. Je n'ai jamais revu mon père. Ma grand-mère est morte à Gurs trois semaines après notre arrivée.

Je me souviens très bien de Gurs. La faim, le froid, la pluie, la boue. De mes petites mains, je ramassais des pierres pour aider les "grands" à construire une sorte de passerelle au milieu de cette boue grise, épaisse. Je me rappelle les paillasses humides, les baraques sombres. Je revois le visage de ma mère bien-aimée et je pense à son désespoir de me voir enfermé dans cet enfer, et à son courage surhumain quand, en 1941, elle m'a confié à des étrangers qui m'ont fait sortir du camp. Je fus placé dans des homes d'enfants de l'OSE, caché chez des paysans, repris en 1944 par l'OSE. Mes parents furent déportés en septembre 1942, sans savoir si j'étais vivant ou mort.

J'ai survécu à Gurs. Suis-je un rescapé de Gurs ? Les mois que j'y ai passés ont-ils pu former le caractère d'un enfant de sept ans au point qu'il n'a jamais pu oublier ? 55 ans après mon arrivée à Gurs, je me souviens de tout, de détails d'une banalité dérisoire, comme par exemple la chasse aux boîtes de conserve vides qui servaient de pots de chambre.

Je me suis marié en Israël, vingt ans après mon internement à Gurs. Le Rabbin qui nous a mariés m'a immédiatement reconnu ; Léo Ansbacher, qui se souvient de moi, petit gamin à Gurs. Dix ans plus tard, j'ai trouvé la jeune femme qui avait fait sortir de Gurs une soixantaine d'enfants, dont j'étais : Andrée Salomon. Elle fit aussitôt partie de notre cercle de famille à Jérusalem.

Ces cinquante dernières années de ma vie me semblent plus courtes que les sept premières. Un profond fossé sépare ces deux parties inégales : Je ne suis pas devenu ce que là-bas, au pays de Bade, j'aurais dû devenir ;

tout a changé à Gurs, à cause de Gurs, après Gurs, depuis Gurs. Ma grand-mère y est morte, mes parents, de Gurs, sont allés à la mort à Auschwitz. Mon enfance est morte à Gurs, quand j'avais sept ans. Elle n'a jamais pu ressusciter.

Ehud Loeb

Décembre 1995 / Kislev 5756

Ma femme m'a acheté un pot de confiture de mûres. Quand elle l'a posé devant moi, j'ai lu un brin de complicité dans ses yeux. Car elle savait...

C'était dans les années 40. L'OSE m'avait placé dans des homes d'enfants, puis dans des familles chrétiennes. Je revins à plusieurs reprises à Montintin, dans la Haute-Vienne, devant me séparer, douloureusement, des familles d'accueil auxquelles je m'étais habitué et que j'aimais.

A Montintin, je retrouvais mes camarades qui partageaient mon sort, des moniteurs et monitrices que j'admirais. J'avais sept ans.

Il y avait beaucoup de mûres à Montintin, au fond du grand parc. Et nous pouvions en cueillir autant que nous voulions. Nous partions en petits groupes de quatre ou cinq enfants. C'était presque le bonheur. Nous avions l'impression d'être libres, nous nous rassasions des fruits noirs. Nous oublions notre passé et le présent, le camp de Gurs ou de Rivesaltes, la séparation d'avec nos parents et nos frères et soeurs, la faim et le désespoir, les longues nuits de vaine attente, les larmes et la peur.

J'ai connu plusieurs saisons de mûres à Montintin. La dernière fut affreusement triste.

C'était après la libération : l'OSE rassemblait les enfants, et, un père ou une mère, un frère ou une soeur, des grands-parents, parfois un oncle ou une tante venait les chercher.

Notre groupe s'amenuisait de plus en plus. A la fin, je suis resté seul. Personne n'était venu me chercher. Je suis allé cueillir les mûres tout seul.

J'ai gardé le goût des mûres. Il est à la fois doux et amer. En mangeant ma confiture, je revois Montintin, mes monitrices, l'infirmière que j'adorais, et surtout Mademoiselle Rose-Hélène, directrice de la maison en 1944-1945, alors que j'étais seul.

Je l'ai retrouvée à Haifa. Elle est devenue Varda.

"Oh ! le petit Hubert", a-t-elle dit. J'étais devenu Ehud. Elle fit aussitôt partie de notre cercle de famille. Elle racontait souvent combien j'aimais

les mûres.

Ehud Loeb

Décembre 1996 / Tevet 5757

C'est une image irréaliste, sans aucune logique, qui de temps en temps s'empare de mon esprit, aux premières heures de la nuit quand j'ai des difficultés à m'endormir.

Peut-être est-ce un rêve qui se répète...

Après mon dernier jour sur terre, j'arrive aux portes du ciel. A l'entrée, l'employé chargé de l'enregistrement veut savoir mon nom. Je demande : lequel de mes noms ? L'employé sourit patiemment et poursuit : quel est le nom de tes parents ? Je pose une nouvelle question : desquels de mes trois pères et de mes trois mères ? A cet instant apparaissent, à côté du portail du ciel, tous mes six parents : mon père qui m'a engendré et ma mère qui m'a mis au monde, d'après mes souvenirs que j'ai d'eux, qui date de mes six ans et demi ; ils moururent à Auschwitz quand j'avais huit ans. A leur côté se tiennent oncle Jules et tante Jeanne qui m'ont sauvé en France, mettant en danger leur vie et celle de leur famille afin de sauver celle d'un enfant juif, réfugié et pourchassé, tout seul et affamé. Ils ont été reconnus comme Justes parmi les Nations par Yad Vashem. Et près d'eux se trouvent mon père et ma mère adoptifs chez qui je suis arrivé après la guerre à l'âge de douze ans. Un an plus tard, ils m'ont adopté et m'ont donné l'amour de parents, une vie nouvelle, leur soutien et la possibilité de poursuivre mon existence.

Je contemple avec surprise ces six personnages. Mon père avait quarante ans quand son âme est montée au ciel en passant par une cheminée d'Auschwitz, mais je le vois maintenant plus jeune : il a saisi avec force ma petite main (j'avais quatre ans et demi) et m'a ramené rapidement à la maison : c'est la Nuit de Cristal et nous longeons la synagogue qui est la proie des flammes.

Je ne l'ai presque plus vu depuis lors : jusqu'à notre déportation, il partait dès l'aube, travaillait jusqu'à la nuit, accomplissant des travaux forcés pour l'armée allemande. Je vois ma mère me sourire avec tristesse : j'étais avec elle au camp de Gurs pendant une demi-année : elle faisait tout pour me rendre la vie plus facile, me nourrissait, me protégeait, jusqu'au jour où elle me confia, dans l'espoir que je survivrai, à des étrangers qui me firent sortir de là-bas et m'amènerent dans différentes « planques ».

Pendant les années où je fus caché, je vécus par périodes chez oncle Jules et tante Jeanne. J'étais leur enfant en tout point, en dehors de mon vrai nom et des faux noms que l'on me donna quand on me transférait dans

d'autres cachettes.

Ainsi oncle Jules et tante Jeanne ne me permirent pas de les appeler Papa et Maman. Ils m'expliquèrent qu'après la guerre, je retrouverai mes parents et je retournerai chez eux, et que je ne devais pas perdre l'espoir. C'est pourquoi, ils ne furent que brièvement mon Papa et ma Maman, mais je ne les ai jamais appelés ainsi. Ils furent très souvent en danger de mort à cause de moi et je vécus avec eux des moments difficiles – ce qui nous rapprocha encore davantage. Ils avaient l'âge qu'avaient mes parents quand je fus séparé de ma mère.

Ma mère et mon père qui m'ont donné leur nom, ont façonné mon éducation et ma personnalité. Ils m'ont transmis une manière de penser, une vision du monde. Ils avaient reçu un garçon vieilli avant l'âge, âgé de douze ans : un garçon sans racines et sans espoir, apeuré. Ils réussirent à apprivoiser un rebelle : j'étais souvent méchant, rétif, entêté. Seuls beaucoup de patience et surtout beaucoup d'amour purent combler les fossés et la distance qui nous séparaient, m'aider à reconstruire ma courte vie. Je vois mes parents là-bas aux portes du ciel, plus jeunes que mes parents qui m'ont mis au monde, plus jeunes que mes parents qui m'ont sauvé en France.

Cette vision est surnaturelle, irréelle. Tante Jeanne est encore en vie : elle aura quatre-vingt-dix ans dans deux semaines. Ma mère fêtera son quatre-vingt-cinquième anniversaire dans deux mois. Ma femme et moi, nous nous apprêtons à aller en Suisse pour être auprès d'elle ce jour-là. Et moi aussi, je suis encore sur terre, entouré d'une grande famille – une épouse bien-aimée, quatre merveilleux enfants et des petites-filles qui sont toute notre joie.

Mais dans mon imagination ou dans mon rêve, je vois mes six parents dans une clarté stupéfiante : ma mère qui m'embrasse et me gâte comme si elle savait quel serait notre sort, et mon père avec qui j'aimais me promener, aller à la synagogue, que je voyais sortir de bon matin pour toute la journée.

Je vois tante Jeanne travaillant dans la maison, dans le jardin, dans les champs, soignant dans sa maison des blessés de la Résistance, et prononçant au téléphone des phrases qui me semblent incompréhensibles. Je vois oncle Jules qui travaille dans les vignes, dans les champs, aux abattoirs, et qui conduit rapidement sa voiture noire, pleine d'hommes qui me sont inconnus.

Je vois ma mère qui, pour remettre sur les rails la vie de ce garçon indompté, encaisse mes mauvais coups et me donne un amour et une compréhension infinis. Je vois mon père qui ne savait pas manifester ses émotions me regarder avec affection. Il savait, elle savait qu'ils finiraient

par réussir.

Je regarde les trois couples de mes parents ; jusqu'à ma venue, ils ne s'étaient pas rencontrés, ce sont trois mondes différents. J'ai été leur petit enfant pendant sept ans en Allemagne, quelques courtes années et de façon discontinue en France, et depuis plus de cinquante ans, je suis le fils de mes parents de Suisse : j'ai vécu avec eux pendant treize ans, jusqu'à ce que je vienne m'établir en Israël.

Et là-bas, aux portes du ciel, nous tous, tous les sept, nous baîsons les yeux vers la terre : nous voyons ma femme tant aimée, nos quatre merveilleux enfants, nos ravissantes petites-filles. Et moi, làbas, au ciel, je pourrai, à partir de maintenant, parler avec tous. Je pourrai les remercier. Y a-t-il un autre enfant qui doit tant, toute sa vie, à trois couples de parents ?

Quand j'arriverai au ciel, je raconterai à mes trois pères et à mes trois mères tout ce que j'ai ressenti pendant toutes ces années. Il est tellement dommage qu'au temps où nous étions sur terre, je n'aie pas pu leur dire tout ce que j'avais dans mon cœur.

Là-bas, là-haut, tout le monde sait quels êtres merveilleux furent mes six parents.

Ehud Loeb

Août1998 /Adar 575